

Me détourner du présent

CATHERINE LOGEAN

Durant mes jours de congé, muni d'une canne à pêche, d'un seau, de mouches, je rejoignais les bords du lac, j'enfilais mes bottes de pêcheur, et je m'assoupissais dans ma chaise pliante. A mon réveil, aucun poisson n'avait mordu. «Vous savez que c'est ce n'est pas un très bon coin pour la pêche ici?», s'inquiétaient parfois d'obligeants promeneurs. A l'un d'eux, j'ai avoué la vérité: «Je ne viens pas ici pour pêcher». Il a ôté sa casquette, l'a considérée d'un air perplexe. «Bon, chacun son truc», a-t-il estimé avant de poursuivre son chemin. En fin d'après-midi, j'ai récupéré les deux truites réservées chez Neptune.

La pêche à la ligne ne serait-elle pas la version contemporaine de la chasse au mammoth? L'homme préhistorique chassait pour ramener à sa femme de quoi se nourrir; aujourd'hui, elle s'approvisionne au supermarché, mais, résurgence inconsciente d'un atavisme lié à des chromosomes masculins ignorants des débats actuels sur les stéréotypes de genre, certains mâles sont fiers d'apporter au sein du foyer les proies capturées de leurs propres mains. Rien de tel dans mon cas. La pêche à la ligne permet d'être tranquille, et je remontais un peu dans l'estime de Laetitia à chaque fois que je lui présentais deux truites.

Au paléolithique, pour assurer leur survie, les femmes recherchaient sans doute les meilleurs chasseurs, les plus agiles et les plus costauds; aujourd'hui, elles s'associent de préférence à ceux dont la position dans la hiérarchie sociale assure une existence confortable. Ainsi un gringalet intelligent et surdiplômé devrait avoir toutes ses chances face à un gars baraqué qui conduit des tracteurs. Cependant, résurgence inconsciente d'un atavisme lié à des chromosomes féminins ignorants des débats actuels sur les stéréotypes de genre, certaines femmes préfèrent toujours les hommes grands et musclés.

Si vous êtes gringalet et maladroit, il est souhaitable que vous soyez intelligent, et que vous aimiez fréquenter les bibliothèques. Vous pouvez alors apprendre les langues anciennes, vous spécialiser en études mésopotamiennes... Sans être ni gringalet ni spécialement maladroit, j'ai été tenté par l'étude des civilisations disparues. Me détourner du présent et de mes contemporains...

Les débouchés pour un diplômé en études mésopotamiennes étant aussi incertains que la prise de poisson dans un lac peu poissonneux, j'ai renoncé aux civilisations disparues. Aujourd'hui, je le regrette. Avec mes collègues chauves et érudits, j'aurais parlé organisation sociale et mœurs des Sumériens, représentation du monde des Akkadiens, au lieu de quoi j'écoute les hésitations de Gilbert entre un plancher en chêne brut ou du béton brossé, les préoccupations de Jean-Jacques, dont le filtre de la piscine se bouche régulièrement – «quelqu'un a aussi ce problème?»

«Si on a un fils, j'aimerais l'appeler Jonas.»

Le téléphone a sonné: un être providentiel souhaitait parler à Laetitia.

«On est en train de réfléchir à un prénom. Pour une fille, on ne sait pas encore, mais pour un garçon, on a trouvé», a-t-elle expliqué à la Providence, ajoutant «je préfère l'accouchement par voie basse», pendant que je cherchais une issue de secours.

«Je vais voir ma mère, elle ne va pas très bien.» Dans la rue, je me suis mis à courir, comme si j'avais Jonas à mes trousses.

Pour certains collègues, la menace s'était déjà incarnée en d'incontestables Jacky, Marcel, Léontine, Prune.

En Afrique de l'Ouest, la mère vaque à ses occupations un nourrisson sur le dos. Ferme-ment maintenu par un tissu coloré, il roupille la plupart du temps et ne fait pas d'histoires. Le soir, il s'endort sur une natte à ses côtés. N'étant pas béninois mais suisses romands, Jacky, Marcel, Léontine et Prune ont été mis sur écoute dans une chambre séparée de celle de leurs parents; un babyphone enregistre le moindre de leur soupir et permet d'intervenir immédiatement à leur réveil.

Durant les premiers mois, un nouveau père peut se surprendre à envier les clochards.

Enroulés dans une couverture crasseuse, certes, allongés à même le trottoir, oui, mais profondément endormis. Un hamac, un matelas à ressort, à eau, qu'importe, une paillasse dans une écurie, un lit à étages dans le dortoir d'un abri anti atomique, tout fera l'affaire, mais poser sa tête sur un oreiller et ne se réveiller que lorsque les étoiles ont pâli!

La mine hâve d'individus soumis à un régime totalitaire, les parents se tourmentent: l'enfant a-t-il bien dormi, bien mangé, fait un beau caca? Et concernant ses déplacements, que choisir? Une poussette dans laquelle il est tourné vers eux, présence rassurante? Mais il avance alors en reculant. Ne vaut-il pas mieux qu'il leur tourne le dos et avance dans le sens de la marche, tourné vers le monde à découvrir? Winnicott n'en dit rien, malheureusement.

Quelle que soit la solution choisie, arrive le jour où l'enfant n'est plus sur roulettes. A l'instar du manchot Adélie ou papou qui se dandine ailes à l'horizontale, le petit humain trotte alors bras en l'air, pour garder l'équilibre. Equilibre qu'il perd souvent; ce lilliputien, qu'on dirait shooté, vacille et tombe fréquemment, sans grand dommage comme il est près du sol.

Maintenant que l'enfant trotte, fait caca dans son pot et mange ses brocolis, quels repères et valeurs lui transmettre pour qu'il se développe sur des bases saines?

Si le père doit servir de référence, suis-je recommandable? Employé modèle, efficace et effacé, je mets mon intelligence et mes connaissances au service d'entreprises à l'éthique parfois décorative. *Ethic business*, annonce le site internet de *Nofrah* sur fond vert tendre; une photo présente des *team leaders* sans cravate, incarnations souriantes des valeurs de l'entreprise: transparence, bienveillance, respect – des client-es, des actionnaires, des collaboratrices et collaborateurs, de l'environnement. Quand les bénéfiques reculent, avec ou sans cravate, ils adhèrent à un autre credo – *business is business*, et que le plus fort gagne.

Je gère également les flux de nouveaux produits nullement essentiels pour l'humanité. De ce côté-ci de la planète, qu'a-t-elle encore besoin de sèche-cheveux, barbecues, claviers, arrosoirs? Les modèles existants ne font-ils pas l'affaire? Or j'accrois cette circulation d'objets inutiles, je crée des services numériques superflus. Des oiseaux, des végétaux, des îles, des peuples autochtones sont menacés d'extinction parce que le commerce des ventilateurs et des lotions capillaires s'intensifie, en partie par ma faute. Quelles valeurs puis-je donc transmettre à Jonas?

J'ai pris la fuite avant même sa conception, nous épargnant à tous deux bien des angoisses. Laetitia a donné naissance à Jonas grâce à un autre géniteur, chargé de fournir à ma place valeurs et repères. Faisant carrière dans «l'événementiel», brassant une écume toujours nouvelle, il n'aura sans doute rien de bien solide à transmettre, mais la faute lui en revient.

Depuis trois ans, *Infocuratik* a étendu son champ d'action de façon inattendue. C'est d'abord un petit entrepreneur belge qui nous a contactés pour la protection de ses données. André Martin Wouters, un verre dans le nez, a-t-il confondu *Infocuratik*, basé à Renens, et une boîte au nom approchant?

Infocuratik répond toujours aux demandes de particuliers et PME locales, mais des «small et midsize entreprises» se trouvant en Belgique font désormais partie de nos clients, et depuis six mois, une start up basée à Poitiers, fondée par deux Coréens au français plus qu'approximatif. A l'ère numérique, si l'herbe semble plus verte ailleurs, il est aisé d'aller le vérifier, et baragouiner l'anglais est plus ou moins à la portée de n'importe qui.

Lorsque l'ensemble de la «team» a été réunie pour une visio-conférence avec Poitiers, Mister Pak et Mister Lim se sont adressés principalement à moi. Les mouvements d'humeur, les réactions à chaud de mes collègues ont semblé crispier nos clients asiatiques, alors que mon calme olympien devait leur inspirer confiance. A distance, je suis très populaire.

Avant la pandémie, Mister Pak et Mister Lim travaillaient dans le secteur des résines synthétiques, dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce qu'ils évoquent en termes succincts leur activité passée, à deux minutes d'interrompre une rencontre en ligne. Les besoins en résines synthétiques utilisées pour le revêtement de sols ayant drastiquement diminué durant deux ans, Mister Pak et Mister Lim perdent leur emploi. Ils s'associent alors pour fonder une petite entreprise commercialisant des bols laqués coréens traditionnels.

Ont-ils eu du nez, ont-ils réalisé que le marché était porteur pour leur produit? Risotto, bœuf mironton, moules-frites, poulet rôti, farci... – servis sur assiette – se voient de plus en plus dédaignés au profit d'une soupe de nouilles – le ramen – servie dans un bol.

Dépassés par leur volume de commandes, comment ont-ils l'idée de confier l'élaboration du système de gestion des stocks et des flux, la protection de leurs données et la sûreté de leur système informatique à une entreprise helvétique? La réserve dont ils font preuve m'interdit de leur poser la question.

Cette réserve me sied. Que ne suis-je né coréen. Nul besoin d'exprimer ses sentiments personnels, c'est la façade qui compte. Elle peut avoir la sobriété d'un bol laqué.

biblio

Confessions à un ficus

Ed. de L'Arbre vengeur, 2022.



bio

CATHERINE LOGEAN, née en 1968 dans le val d'Hérens, quitte le Valais pour suivre des études de Lettres à Genève. Après un séjour d'un an comme lectrice à l'université de Yale, elle revient à Genève, où elle enseigne le français au Collège et école de commerce André-Chavanne. Son premier roman, *Confessions à un ficus*, obtient le Prix de la ville de Carouge Yvette Z'Graggen 2023. Lauréate de la Bourse d'aide à l'écriture Nouvelle auteure 2023 du canton de Genève, elle est également au bénéfice d'une Bourse d'aide à la recherche et l'écriture de l'Etat du Valais pour son second roman, en cours, dont nous publions aujourd'hui un extrait inédit. A l'automne 2023, la revue *Décapage* accueille sa contribution dans un dossier consacré à l'« Entrée en littérature ». **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch.